

Stockholm le 9. 2. 1824.

Monsieur le Comte. J'ai bien reconnu à tout l'obligeant de votre
procès, l'ami loyal et amicalement de ma famille qui eût traversé à moi les
Scandinavies qui l'annonçoit pour mes pauvres chers Parents.

Je ne saurois après tout dire, mon cher et excellent Comte, combien votre
lettre, et le mouvement qui l'a dicté m'a touché! si ce saurois je vous
exprimer ma vive reconnaissance. Vous avez non seulement, ainsi que vous
le dites, prévenu tous mes desirs, mais vous avez encore calé mes solli-
citudes, par le fait d'être qui m'est cher à tout d'égards. Je vous dois,
mon digne Comte, être tiré, au sujet de ma Cousine, d'une ignorance
d'autant plus pénible que sa première cause froissoit mon cœur. Il est
si dur de devenir étranger à ses proches — sans vous, j'aurois ni
appris l'état de fortune de la fille d'un Oncle que j'adorois, et dont le
pouvoir me restera cher et sacré à tout jamais.

Madame la Comtesse, recevra en ces jours, ma lettre, qui vous procurera
quel piquet j'ai dû attacher aux détails que votre Amitié me donne.

J'aime à croire que la Providence, dont les voies sont impénétrables,
va préparer, à cette pauvre Orpheline, si isolée, si délaissée une destinée propre